Francis CLAUDON
Université Paris XII

LES FRANÇAIS FACE À L'IDENTITÉ CULTURELLE ET NATIONALE
ESSAIS DE DÉFINITION

Résumé *: Ce congrès entend consacrer une partie de ses travaux aux processus par lesquels se constitue une identité nationale. Le sujet est beau, d'actualité, mais il peut aussi paraître suspect, si l'on songe au retour en force des extrémismes, en Europe au moins, depuis quelque temps. Pour cette raison le champ qu'on voudrait embrasser maintenant est systématiquement loin de nous et anti-polémique. Procédant par quelques coups de sonde, il ira depuis une Antiquité réputée 'achronique' et polyethnique, jusqu'au milieu du 19°siècle, vers le moment où le conflit franco-prussien pollue, par contagion, la totalité des idéologies. Election, sélection, exclusion, dans tous les sens du terme vont devenir, particulièrement de Voltaire jusqu'à Taine, les clés de notre parcours, car les intellectuels n'ont pas attendu Bismarck pour que se construise"par le fer et par le sang" une identité nationale. Offrant toutes sortes de combinaisons, le processus définitoire se fait infiniment subtil; il sollicite le plus souvent le symbole et l'imaginaire, au nom d'une recherche hypocrite ou naïve de l'authenticité. J'ajoute que si j'ai choisi de retracer ces débats bien oubliés c'est aussi parce qu'ils ramènent le comparatisme, à l'histoire des idées et à la vocation première -internationaliste- de notre discipline. Il n'y a pas lieu que ce débat soit monopolisé par les historiens politiques, pas plus qu'il n'avait été sain qu'il soit obéré par les séquelles des guerres mondiales. Naguère le livre de J.M.Carré (**Les Ecrivains français et le mirage allemand**, Paris,Boivin,1942) butait, en quelque sorte, sur la dureté des temps et par conséquent sur l'idée nationale. Il en est un peu de même, à mon avis, avec le livre que Sophie Wahnich vient de publier: **L'impossible citoyen:l'étranger dans le discours de la Révolution française** (Paris, Albin Michel,1977) ; elle y établit que très vite les législateurs de la république, les adeptes des Droits de l'Homme ont déchu Paine et Cloots de leur citoyenneté d'honneur, avant d'instaurer une politique de contrôle et de refoulement des étrangers pénétrant sur le sol français. C'est dire,certes, comme sont comples les rapports de l'individu et du collectif, voire même qu'ils sont peut-être antagonistes quand ils tâchent de situer l'identité nationale par rapport à l'international. Mais on doit aussi pouvoir analyser le phénomène dans le seul champ de la littérature en insistant sur le phénomène de construction de cette idée, et non sur son précipité qui s'appelle le nationalisme.*

Mots-clés *:identité culturelle, identité nationale, symbole, littérature*

De l'Antiquité aux Lumières

Il faut peut-être remonter à une origine, qui pour notre continent se situe en Grèce et à Rome. Le monde méditerranéen a senti qu'il peinait à dire l'identité de la cité, à définir la spécificité de ce petit royaume. En un temps où-pourtant- n'existaient ni cartes, ni visas, ni polices , mais plutôt des esclaves, des castes, des phratries, des tribus, des privilèges, le grand mérite des écrivains antiques est d'avoir posé le problème en des termes déjà modernes et actuels.

L'identité par sélection

BDD-A5348 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:09:59 UTC)

Dans l'**Histoire de la guerre du Péloponèse**, Thucydide dégage ce que j'appellerais une identité 'par sélection'. L'"Oraison funèbre" que Périclès est censé prononcer en l'honneur des premiers Athéniens tombés au combat (II,36-41), fait dire au stratège que l'identité 'attique' se définit par une culture (des fêtes, des jeux,des constructions,des arts), par la langue, par un régime démocratique. Ce sont là des critères à la fois élastiques et élitistes, ou restrictifs. Comme il n'existe ni postes-frontières, ni passeports, comme le voyage revêt essentiellement un caractère absolu (dans la conquête, la colonisation ou l'exil politique), les Athéniens sont ceux qui diffèrent, qui divergent des autres; on est d'abord"Grec", on est -encore mieux- "Athénien", mais par volonté ou par système; cette qualité ne procède guère d'un fait familial ou territorial, mais elle découle d'une croyance co-partagée, d'une communion dans un idéal:
"Notre régime politique ne se propose pas pour modèle les lois d'autrui, et nous sommes nous-mêmes des emples plutôt que des imitateurs "
*(**Histoire de la guerre du Péloponèse,**II,37)*
Certes ce serait faire injure à Périclès ou à Thucydide que de leur prêter la foi du charbonnier [1]; ils ne croyaient certainement pas que le véritable "atticisme", l'authentique démocratie fonctionnaient là, sous leurs yeux, au quotidien! Mais précisément parce qu'il entre, dans l'"Oraison funèbre", une large part d'idéalisation, ce processus paraît singulièrement fantasmatique, déjà très subtilement moderne.

L'identité par élection
Par comparaison la démarche latine semble antithétique, frustre et d'une brutale simplicité. Si l'on se réfère,par emple, à Virgile, le fameux "Eloge de l'Italie" que l'on trouve dans la 2° **Géorgique** pose bel et bien le principe d'un *jus soli* :
"Sed neque Medorum silvae ditissima terra
Nec pulcher Ganges atque auro turbidus hermus
Laudibus Italiae certent,non Bactra neque Indi
Totaque turiferis Panchia pinguis arenis"
Oui, *jus soli* très net, même s'il recourt fallacieusement aux oripeaux de la culture et -oubliant astucieusement le fait hellénistique- s'il établit audacieusement son *limes* aux portes des peuples barbares qui traditionnellement ont menacé ce monde méditerranéen [2].
En face, il y a le *jus sanguinis*; d'habitude on le dit d'origine germanique; il n'en semble ps ainsi; il se pourrait que la première formulation se trouve, derechef, chez Virgile, dans **l'Enéïde**, où les Latins descendent, prétendûment, de Vénus, d'Anchise et d'Enée:
"...Multum ille et terris jactatus et alto
Vi Superum,saevae memorem Junonis ob iram.
Multa quoque et bello passus,dum conderet urbem
Inferretque deos Latio,genus unde Latinum
Albanique patres,atque altae moenia Roma"

---

[1]Cf.dans le même sens, Isocrate *"Notre Cité fait en sorte que le terme d'Hellène ne semble plus être le fait d'une race, mais 'une forme de pensée et que l'on appelle Hellènes plutôt ceux qui participent à notre culture que ceux qui participent à une commune nature "* (**Panégyriqque d'Athènes**, 250)
[2] Cf l'étonnant passage de l'argument à sa limite dans Saint Augustin, **Cité de Dieu**, XIV,28 où s'enchevêtrent inextricablement cité terrestre et Cité céleste qui se partagent pourtant l'humanité

BDD-A5348 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:09:59 UTC)

Là aussi soulignons l'importance du 'geste symbolique' ("*inferret deos Latino")* . Et rappelons que la même démarche se retrouve... chez Wagner, au troisième acte des **Meistersinger,** lorsqu'il fait chanter à Sachs le cordonnier de Nürnberg , l'éloge du *"noble art allemand"* . Belle poésie! Mais, même pour Wagner -contemporain et admirateur de Bismarck- cet art du *Minnesang* dont les recettes se transmettent de génération en génération finit dans la sclérose; il doit se ressourcer par une transcendance externe ou dans un transport étranger, celui qu'incarne Walther von der Vogelweide de même qu'Enée le trouve dans le Latium. Décidément la cause paraît inextricable, les distinctions (culture vs.nature/endogène vs.exogène/authentique vs.inauthentique) spécieuses, parce qu'elles suggèrent d'emblée des exceptions . Comme si l'identification normative, lorsqu'elle veut se déclarer, ne pouvait, par principe, que... déroger!

L'identité par exclusion.

C'est sans doute la raison pour laquelle le principe de 'l'élection' confine vite avec celui de l'exclusion.

Prenons l'emple des Lumières et de Voltaire . D'un côté notre auteur veut se dégager de tout préjugé en écrivant l'histoire des moeurs, des sociétés, des mentalités; mais d'un autre côté son cosmopolitisme paraît si résolument chauvin. Dans une lettre -assez célèbre- au marquis d'Algarotti le philosophe étincelle d'esprit -et de mauvaise foi- pour établir la richesse de la langue française face à la moindre richesse de l'italien.Viennent sous sa plume, en cascade, les termes de "*superbe,hauteur,arrogance, dédain,mépris, contemption, supériorité",* ils valent tellement mieux que "*orgoglio,disprezzo"* ou *"disgusto"* ... Cette attitude trouve son couronnement - ou sa condamnation à l'aune des valeurs comparatistes modernes- dans le fameux Mémoire que Rivarol écrit pour l'Académie de Berlin et qui s'intitule **De l'Universalité de la langue française**.

De surcroît Voltaire ne semble pas avoir vraiment compris que les identités nationales sont des constructions et des respirations de l'esprit. Evoque-t-il le "Siècle de Périclès", le "Siècle d'Auguste" ? c'est pour les réduire à des sortes de sessions académiques, les travestir en manifestations de salon. A cet égard la préface du **Siècle de Louis XIV** est presque caricaturale :

"Ce n'est pas seulement la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire;on se propose un plus grand objet.On veut essayer de peindre à la postérité,non les actions d'un seul homme,mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais (...) Quiconque pense (...)quiconque a du goût ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde.

Le premier de ces siècles (...)est celui de Philippe et d'Alexandre,ou celui des Périclès,des Démosthène, des Aristote, des Platon (...).

Le second âge est celui de César et d'Auguste(...)

Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II (...)Les Médicis appellèrent à Florence les savants que les Turcs chassaient de la Grèce:c'était le temps de la gloire de l'Italie.Les beaux arts y avaient repris une vie nouvelle (...).

Le quatrième est celui qu'on nomme le siècle de Louis XIV;et c'est peut être celui des quatre qui approche le plus de la perfection (...) A commencer depuis les dernières années du cardinal de Richelieu jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV,il s'est fait dans nos arts,dans nos esprits,dans nos moeurs,comme dans notre gouvernement,une révolution générale (...)Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France.Elle s'est étendue en Angleterre;elle a excité l'émulation dont avait alors besoin cette nation spirituelle et hardie;elle a porté le goût en Allemagne,les sciences en Russie,elle a même

BDD-A5348 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:09:59 UTC)

ranimé l'Italie qui languissait, et l'Europe a dû sa politesse et l'esprit de société à la cour de Louis XIV"
En apparence on n'est pas plus cosmopolite, en réalité on saurait être moins respectueux de l'antérieur, de l'ailleurs. Qui suis-je? qu'est ce que l'autre? où commence l'altérité? où s'arrête ma 'famille' , toutes ces questions parmi les plus essentielles de la littérature et de la pensée, voilà qu'elles tournent au panégyrique de soi-même, du bel esprit, du bon goût parisien! Quelle restriction de champ par rapport à Thucydide ou à Virgile que Voltaire pensait pourtant continuer!

Une dialectique élection/exclusion
Lorsque survient la Révolution française on semble rencontrer par excellence le processus de construction identitaire.Symboles, imaginaire, entrent en éruption , et quel ensemble singulier[1]!
Mirabeau, dès le 3 février 1789, est sans doute un des tout premiers à mettre à jour les rouages du processus 'définitoire'; dans sa **Réponse aux protestations de l'Assemblée des Etats de Provence** il s'écrie: *"Eh comment s'arrêterait-il aujourd'hui dans sa course civique celui qui,le premier d'entre les Français, a professé hautement ses opinions sur les affaires nationales, dans un temps où les circonstances étaient bien moins urgentes et la tâche bien plus périlleuse?"* . Ce qui veut dire: jusqu'à présent n'existaient que des sujets du roi de France ; mais, moi Mirabeau, dès le moment où j'ai voulu le bien de la collectivité (la nation), je naîs à moi-même et aux autres, je deviens *"le premier (des) Français"* , d'où le sacrifice auquel je puis consentir, celui des privilèges, des ordres, des traditions historiques les mieux établies. Oui, si l'on suit cette pensée l'identité paraît bien procéder d'une volonté arrêtée.
De même avec l'abbé Grégoire; un mauvais esprit intolérant et xénophobe - un extrémiste d'aujourd'hui- ferait remarquer que cet abbé était originaire de Lorraine; il n'était donc pas ...Français de souche; il venait de l'extérieur, d'une province étrangère, rattachée récemment au royaume de France ! Pourtant ce "curé jureur" propose à la Convention et à la nation de planter le plus grand nombre possible d'*arbres de la liberté* ; parce que "*vous vous souviendrez un jour,* -dit-il-*vous et vos enfants, en contemplant ces arbres, que vous êtes Français et libres"* . N'est-ce pas, en un autre contexte, exactement la même démarche que celle de Périclès dans l'Oraison funèbre? L'identité nationale s'induit; elle ne se déduit pas d'un sol ou d'un sang. Et surtout elle se nourrit de gestes et de signes.
La force de cette attitude, si on la retourne, explique peut-être la suspicion xénophobe des Révolutionnaires. Contrairement à ce qu'ont longtemps estimé les historiens français (Mathiez,Aulard,Soboul) Sophie Wahnich affirme que, par essence, le discours de la Législative puis de la Convention, attache à la notion de 'non-français' , d'étranger, celle de 'suspect'. En effet, dit l'historienne, la déclaration de paix au monde, énoncée par la Constituante en mai 1790, change de nature lorsqu'elle est renouvelée en novembre 1792, dans l'urgence des premières défaites militaires. Elle avait été invitation à l'espoir, à l'amitié universelle; elle devient mise en garde; les hommes ne sont plus frères, mais seulement alliés ou adversaires potentiels. De surcroît ,très vite les 'bons' seront suspects, au nom de la peur des 'méchants' qui corrompent ,avec *"l'argent de l'étranger"*, les 'faibles', les trop jeunes républicains qui s'éveillent à la nation et à la France. D'où les fameux mots d'ordre: *"la liberté ou la mort", " la patrie en danger"*, qui sonnent comme autant d'appel à la

[1] Voir le volume de la Bibliothèque de la Pléïade, **Les Orateurs de la Révolution française**

BDD-A5348 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:09:59 UTC)

(re)construction d'une identité simultanément nationale et politique. Oui, si, brusquement, à partir de juillet 1789 la patrie française se trouve en avance du temps historique, si elle se met soudain à réaliser, face à l'univers encore aveugle, la libération prophétique du genre humain, les étrangers, particulièrement ceux qui vivent au contact de la nation élue, deviennent autant les témoins d'un avenir qu'ils ne font pas que les représentants d'un ailleurs non-aboli. Ils sont donc doublement suspects: et vis à vis du temps et vis à vis de l''espace' révolutionnaires. En définissant les Français comme le peuple qui, d'un coup, acquiert la capacité à réaliser pleinement la nature humaine, la Révolution instaure une triade <étranger/sauvagerie/suspect> qui est le contrepoint de cette construction identitaire, construction simultanément nationale et politique. Le discours d'exclusion de l'étranger représente un prix à payer pour que s'éveille le 'vrai Français': pur, libéré de toutes superstitions, républicain.
Mais l'identification par exclusion vient encore se nicher là où on ne l'attendrait guère. Elle prédomine et foisonne.
Sous ce rapport un écrivain comme Chateaubriand se trouve en parfaite concordance de vue avec ses ennemis; le **Génie du Christianisme,** littéralement inspiré par la volonté de réaction, fonde son analyse sur une accusation de l'irréligion qui serait comme un coup de poignard anti-national:
*"Tandis que l'Eglise triomphait encore,déjà Voltaire faisait renaître la persécution de Julien.Il eut l'art funeste, chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode (...) Le système destructeur allait, s'étendant sur la France" (**Génie du Christianisme,**première partie, livre I,ch.1)*
Pour Chateaubriand, parmi les tout premiers, la chute de la monarchie, la ruine politique et nationale se sont trouvés en germe dans le triomphe culturel des Lumières; du même coup le pays entier, son esprit, ses traditions se sont abolis dans un conformisme intellectuel et moral qui le défigurait :
"Des hommes d'une grande doctrine et d'un esprit distingué essayèrent de s'opposer à ce torrent; mais leur résistance fut inutile:leur voix se perdit dans la foule, et leur victoire fut ignorée d'un monde frivole, qui cependant dirigeait la France " (ibid.)
Avec force et talent le polémiste retourne l'argument (*"Nous ne sommes plus dans le temps où il était bon de dire:croyez et n'examinez pas"*); il fonde son apologie sur le sens du temps, l'attachement au passé, la fidélité d'un peuple à ses traditions; la religion n'est qu'une de ces racines parmi d'autres, mais habilement Chateaubriand ramène en un faisceau convergent l'art et l'esprit français sous le faisceau brillant de l'esprit chrétien. D'où cette étrange Panthéon presque exclusivement national où il nous convie:
"Nous osons croire que cette manière d'envisager le christianisme présente des rapports peu connus (...) intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale,riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux.Voulez-vous le suivre dans la poésie?(...)Le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Voltaire, vous retracent ses miracles. Dans les belles-lettres, l'éloquence, l'histoire, la philosophie? Que n'ont point fait par son inspiration Bossuet, Fénelon, Massillon, Bourdaloue, Bacon, Pascal, Euler, Newton, Leibnitz! Dans les arts? Que de chefs d'oeuvre! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent point et ses vieilles églises gothiques, et ses prières admirables, et ses superbes cérémonies!" (ibid.)
Très habilement l'écrivain appuie sur une construction idéologique qui lui est personnelle le légitime besoin identitaire d'un peuple recrus d'épreuves; la religion explique la royauté ; l'une comme l'autre fondent la France et informent sa spécificité nationale:

BDD-A5348 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:09:59 UTC)

" Rempli du souvenir de nos antiques moeurs, de la gloire et des monuments de nos rois, le ***Génie du Christianisme*** *respirait l'ancienne monarchie tout entière.L'héritier légitime était, pour ainsi dire, caché au fond du sanctuaire dont je soulevais le voile, et la couronne de Saint Louis suspendue au dessus de l'autel du Dieu de Saint Louis; les Français apprirent à porter avec regret leur regard sur leur passé " (Préface de l'édition de 1828)*
On comprend que, le premier, Napoléon Bonaparte ait aimé ce livre [1]. A l'inverse, on se souvient combien il reprochait à **De l'Allemagne**, de Mme.de Staël, de trahir l'identité nationale [2] !

Il se trouve que le même raisonnement s'est appliqué encore dans le premier enseignement français de la littérature comparée. Ou du moins ce qui voulait s'appeler ainsi.
Deux dignes inspecteurs généraux de l'Université impériale, M.Noël et l'abbé de La Place ont proposé, au moment d'Austerlitz et de Tilsitt, un **Cours de littérature comparée** (Paris,Le Normant,1°ed.1807).où s'illustre jusqu'à la caricature la dialectique de l'élection et de l'exclusion.
Ils voulaient offrir *"aux écoliers des leçons de rhétorique comparée, tirées des auteurs français, anciens et étrangers"* . On apprenait donc là, en leur compagnie, et sans aucune perspective diachronique, toute la variété des figures de style, les plus beaux emples de "narrations", "tableaux", "descriptions", "allégories", "discours", "portraits" etc. On enseignait encore:
*" Dans ce recueil où déjà leur talent était uni au génie des auteurs du premier rang, ce sont les meilleurs écrivains du second ordre qui eux-memes avec les Rollin, les Le Batteux apprendront (...) aux amis des lettres françaises à goûter et à apprécier, aux jeunes gens à étudier, aux jeunes auteurs à imiter les grands modèles " (**Cours de littérature comparée,**28°ed.,t.I,avant-propos)*
et d'ajouter sans rire:
"Ce changement, et une addition si importante, doivent rendre les ***Leçons françaises*** *de plus en plus agréables au public, et il continuera sans doute de faire bonne et sévère justice des imitations ou contrefaçons qui,depuis longtemps,soit dans l'étranger, soit en France même,gâtent et dénaturent cet utile recueil " (ibidem, préface de la 28°ed. Paris,1851)*
Gardons nous d'une trop prompte ironie, M.Noël et de LaPlace ne sont pas les seuls à hiérarchiser ainsi les littératures. Madame de Stäel ne pense pas très différemment. Savary n'avait pas senti le contrepoint passionnément parisien qui court dans **De l'Allemagne**; il aurait dû commencer par lire **De la littérature** (1800); son auteur y pose en principe que chaque groupe national possède une littérature qui lui est propre et se déduit de son tempérament collectif ; le devoir des écrivains est de rester fidèle à ce type national, en revanche le devoir du critique est de dégager ces types, de signaler leur évolution, leurs

[1] "*Buonaparte, qui désirait alors fonder sa puissance sur la première base de la société, et qui venait de faire des arrangements avec Romen ne mit aucun obstacle à la publication d'un ouvrage utile à la popularité de ses desseins (...) Ce fut apr cette raison que l'Institut,n'ayant pas compris le Génie du Christianisme dans les ouvrages qui concouraient pour le prix décennal reçut l'ordre de faire un rapport sur cet ouvrage"*
[2] Cf. la lettre de Savary (octobre 1810) , rajoutée en préface par l'auteur lors de la parution retardée ,en 1815:
" Il m'a paru que l'air de ce pays -ci ne vous convenait point et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez . Votre dernier ouvrage n'est point français; c'est moi qui en ai arrêté l'impression"

BDD-A5348 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:09:59 UTC)

emprunts, leurs influences réciproques, l'unité de leurs mouvements. Par rapport à la conception goethéenne à peu près contemporaine de la *Weltliteratur* il y a là, convenons-en, une volonté assez nationaliste de défendre l'identité littéraire . En vertu de quoi une culture 'élue' devient vite une culture exclusive. Le débat instauré par la Révolution française s'est politisé et transfusé pratiquement tel quel dans toutes les obédiences; il a envahi toute la vie intellectuelle.

Identité sélective et personnalité raciale

Il est étonnant de constater à quel point l'historiographie, la critique romantiques ont été à leur tour dépendantes de ce cadrage. Avant le scientisme, avant les unités italienne et allemande du milieu du siècle les meilleurs esprits défendent une conception nationaliste de la culture. A.Thierry,Michelet, Taine construisent ou reconstruisent activement une identité française conçue en termes de suprématie et de race.

Rares sont ceux qui pensent que toutes les cultures s'équilibrent, que toutes peuvent se confondre en une vaste synthèse. Un peuple, un pays vit d'abord dans son art, mais tous les arts ne se valent pas, toutes les nations ne sont pas également développées ou semblablement appelées à une noble mission. Par emple dans **Dix ans d'études historiques** (1834) A.Thierry - qui ne connaissait pas Hegel- fait découler l'identité française d'une synthèse entre la race gallo-romaine et la race franque ou germanique; la première serait devenue la bourgeoisie, la seconde aurait été l'aristocratie; leur combat-explique-t-il-serait toujours actuel, le principe toujours valide; en vertu de quoi la récente Révolution française serait toujours le principe explicatif du monde contemporain, elle offrirait un modèle de développement social et politique.

Vingt ans après, environ, survient la fameuse thèse de Taine. Dans **La Fontaine et ses fables** (1853-1860) le critique radicalise la méthode de Sainte Beuve et de Darwin ; les ouvrages de l'esprit sont, pour Taine, des manifestations de la façon de penser et de sentir d'une race, à un certain moment, dans un milieu donné. D'habitude on en tire la conclusion que Taine se fait une conception tout à fait déterministe de l'art. Pour nous il importe plutôt de souligner qu'il existe surtout une hiérarchie, une sorte d'eugénisme identitaire. Chaque pays, chaque tempérament n'est pas également doué des mêmes talents; ainsi celui de La Fontaine est *"le tact":*

" Il prévoit, il devine, il accommode,il relie, d'instinct (...)C'est par ce tact toujours éveillé qu'il forme des ensembles ou plutôt que des ensembles se forment en lui.Au fond, ils s'y produisent comme dans la nature (...) C'est par cette correspondance que la poésie est précieuse.Les anciens n'avaient pas tort de l'appeler divine et de trouver dans l'étrange puissance qui la forme une image des puissances immortelles qui opèrent dans l'univers"
***(la Fontaine et ses fables,** deuxième partie, ch.III,3)*

On ne saurait être plus imbus de la supériorité du 17°s versaillais . Tout l'esprit français se concentre,comme dans le foyer d'une loupe, en cette emplaire nature classique.

Curieusement Michelet l'homme de gauche ne conçoit pas et ne construit pas l'identité française différement des idéologues conservateurs comme Taine ou Chateaubriand. Ce chantre de la Révolution lui attribue de lointaines racines dans l'esprit et l'art gothiques. Ce fils du peuple confère au peuple, aux terroirs une onction quasi-sainte. Ainsi dans cet étonnant tableau de la permanence française:

"Dans la France la première gloire est d'être Français (...)Pour celui qui passe la frontière et compare la France aux pays qui l'entourent la première impression n'est pas favorable.Il est peu de côtés où l'étranger ne semble supérieur (...) La Normandie est une Angleterre, une pâle Angleterre (...) L'Alsace est une Allemagne,moins ce qui fait la gloire e

BDD-A5348 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:09:59 UTC)

l'Allemagne: l'omniscience,la profondeur philosophique,la nïveté poétique. (...) Je dirai même que c'est là la beauté de notre pays. Il n'a pas cette tête,monstrueusement forte d'industrie, de richesse, mais il n'a pas non plus le désert de la haute Ecosse, le cancer de l'Irlande.Vous n'y trouvez pas comme en Allemagne et en Irlande vingt centres de science et d'art; il n'en a qu'un, un de vie sociale. L'Angleterre est un empire,l'Allemagne un pays, une race; la France est une personne
*(**Histoire de France**,tome II,1831)*
Malgré le brio et le balancement des formules l'ensemble de la page repose sur une idée à la fois déterministe et péremptoire, sur une hiérarchie tacite et élitiste des différentes nationalités.
Pour terminer, un contre-emple nous sera donné par Heine. Emigré à Paris, hésitant entre deux patries, celle de la naissance et celle de l'adoption, le poète allemand écrit plusieurs articles en français où il se penche sur la question de l'identité . Voici comment il définit celle de Frédéric Chopin,émigré comme lui:
" Chopin est né en Pologne, de parents français, et son éducation a ét achevée en Allemagne. Les influences diverses de ces trois nationalités font de lui un ensemble des plus remarquables.
*Il s'est approprié les meilleures qualités qui distinguent les trois peuples.La Pologne luia donné son sentiment chevaleresque et sa souffrance historique; la France, sa facile élégance et sa grâce; l'Allemagne sa profondeur rêveuse (...)Il faut certainement accorder à Chopin le génie dans toute l'acception du mot; il n'est pas seulement virtuose, mais bien poète aussi (...) c'est un musicien poète (...) Il n'est en ce moment ni Polonais, ni Français, ni Allemand, il trahit une plus haute origine; il vient du pays de Mozart, de Raphaël, de Goethe "(10° **Lettre sur la scène française**, in: **Gazette musicale de Paris,**1840)*

Soulignons derechef le feu étindelant des formules et ne nous laissons pas prendre à leur artifice. Si Chopin participe, selon Heine, de trois races, s'il a la chance de les synthétiser, il n'en reste pas moins que sa personnalité est conçue comme l'addition de (soi disant) spécificités ethniques. Vu sous cet angle le génie n'est guère un apanage individuel; il réside plutôt dans le grossissement de traits génériques. L'artiste est donc d'abord la voix d'un peuple; le critique a défini sa grandeur uniquement en fonction d'une référence identitaire et d'un cadre national. N'est-ce pas dire, du même coup, que l''élection' implique, certes beaucoup plus en amont, une discrète sélection?
Au terme de ce parcours il apparaît que la construction d'une identité nationale n'est pas un phénomène réservé au temps des nationalités, c'est à dire au 19°siècle. Bien avant, des concepts tels que le droit du sol, le droit du sang sont mis au point et solennisés au nom d'une recherche du mythe fondateur de la collectivité. Mais c'est surtout Thucydide qui, par sa théorie d'une citoyenneté athénienne fondée sur la culture, apporte la contribution la plus intéressante au débat. Ce débat les Lumières l'ont hypocritement occulté, la Révolution française l'a instillé de force dans tous les esprits,dans tous les camps. Sous ce rapport l'exclusion est, hélas, vite devenue la contrepartie de l'élection, du choix, avant qu'elle se travestisse dans le nationalisme qui est une autre forme de la théorie des races et de la pensée déterministe.

BDD-A5348 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:09:59 UTC)